dit le poète ; et de même Bernanos « sa haine s'est réservé les saints »[1]. Certes, il faut se garder d'oublier que son nom est **LÉGION** ; mais il sera sans doute plus fortement présent, plus facile à déceler en tous cas dans des œuvres ambiguës ou divisées comme celle de Valéry, de Gide, voire de Proust que chez des écrivains qui comme Sartre ont délibérément exclu de leur vision du monde tout élément d'une transcendance qui n'aurait pas l'homme pour origine[2] ou bien dans des livres qui, comme le dernier roman de Julien Green, *Si j'étais vous*, le mettent trop expressément en scène et presque en cause.

Un scrupule s'impose en outre en ce sujet plus encore qu'en tout autre : la simple honnêteté exige que la réflexion (si exigeante, si critique qu'elle puisse devenir par la suite) commence par accepter intégralement l'œuvre littéraire et la considère comme apportant avec elle des propres canons. On devra respecter la règle de ce jeu si particulier qu'elle propose, et ne la juger qu'en restant à l'intérieur d'elle ; méthode moins paradoxale qu'il ne semble, car de même que des êtres à trois dimensions peuvent se connaître comme vivant dans un univers non-euclidien, les lacunes même d'une œuvre, les « blancs » restés à l'intérieur d'elle révéleront ces aspects du monde situés hors d'elle qu'elle ignore ou qu'elle nie. Lorsqu'il s'agit d'un être paradoxal comme Satan, qui ne désire rien tant que passer inaperçu mais qui d'autre part a besoin de la complicité, de concours de l'homme pour se montrer pleinement et s'incarner, ce respect de la lettre pourra éviter au critique de l'introduire là où peut-être il n'était pas avant qu'on n'y ait pensé. Nous nous en tiendrons donc aux écrivains qui l'ont expressément *nommé*.

א

1. Dans *Sous le Soleil de Satan*.
2. Il y aurait d'ailleurs, si paradoxal que cela puisse sembler, une certaine analogie entre les démarches métaphysiques initiales de Sartre et celles de Valéry (pour autant qu'on puisse comparer avec l'auteur d'un système aussi fortement charpenté que *L'Être et le Néant* un écrivain qui a mis toute sa coquetterie à dissimuler l'involontaire cohérence de sa pensée). Certaines formules échappées à la plume de Valéry pourraient sans dommage être reprises par Sartre : ainsi « *L'homme pense, donc je suis, dit l'Univers* » (*Moralités*, p. 97) évoque à la fois la théorie exposée au début de *L'Être et le Néant*, où l'homme est celui par qui le Néant vient au monde jusque-là enlisé dans la plénitude satisfaite de l'en-soi, et la rectification apportée dans le dernier essai de *Situations I* à la doctrine cartésienne de la liberté, qui « récupère » au profit de l'homme cette liberté créatrice que Descartes avait eu pour seul tort d'*aliéner* en l'hypostasiant en Dieu. Le « *Parfois je pense, et parfois je suis* » de *Choses Tues* (p. 146) implique déjà le dualisme irréductible entre la connaissance et l'être qui sera une des pièces maîtresses de la philosophie sartrienne. Enfin est parallèle la « ligne de faîte » que suit la dialectique chez les deux penseurs et qui, partie d'un farouche athéisme initial, posé en postulat, se continue par une affirmation de la préexistence du Néant par rapport à l'être, pour aboutir finalement à une subversion des valeurs qui prend chez Valéry le masque de la traduction du positif en négatif, chez Sartre s'exprime par la critique de la notion d'objectivité et amène finalement les diverses ambiguïtés desa position à l'égard de la subjectivité des valeurs.